

Vabres 3 août 1789, à l'Intendant

Monseigneur,

Des lettres qui se succèdent de moment en moment adressées aux villes du Vabrais ou à moi, annoncent des armées de brigands qui, d'un côté passent le Rhône et pénètrent dans le Vivarais et de l'autre, saccagent la ville de Caors, surprennent et dévastent Figeac, menacent Villefranche et Rodez. Cette dernière ville s'arme en diligence. Elle réclame avec instance qu'on vienne à son secours. Quelques communautés y envoient des détachements. Aujourd'hui à midi, j'apprends que des lettres de Rodez ont fait rétrograder ces troupes auxiliaires, attendu, dit-on qu'au port de Cadenat on a combattu et fait périr 2000 de ces ¹ et que l'on espère d'en voir la fin.

Je crois que l'une et l'autre de ces nouvelles doit être prise au rabais, que les brigands n'étaient pas en aussi grand nombre et qu'on est bien loin, d'en avoir tué 2000. J'augure que ce sont les malfaiteurs chassés de Bordeaux, de Toulouse et des autres grandes villes qui se gardent.

Je crois qu'on les a repoussés et qu'ils pourraient se diviser par pelotons et voila le moment du danger pour les campagnes et les petites villes qui ne seront pas sur leurs gardes. Plusieurs lettres ont dit qu'ils avaient hier dépassé Alby et saccagé le Fraisse qui en est éloigné de trois lieues et à 7 de Vabres. Cette nouvelle est fausse.

Mais il paraît vrai qu'une troupe s'approche de l'Albigeois. D'autre part j'apprends que Montauban se tient sur ses gardes et qu'il a fait apporter des munitions de Toulouse. J'aurais bien désiré recevoir une de vos lettres par le courrier de ce soir.

Millau, Saint-Affrique agissent prudemment en formant une garde bourgeoise qui fait exactement la patrouille. On la fera également à Vabres et nous tâcherons de nous entendre avec St-Affrique. Le malheur c'est qu'il n'y a ici ni là, ni dans aucun de nos bourgs, excepté à Camarès, presque aucune arme à feu. On a tant et si souvent désarmé sans juste motif le bourgeois et le paysan qu'il ne reste presque aucun fusil dans le pays, excepté dans les mains de la canaille qui trouve toujours le moyen d'échapper aux règlements ; que les brigades de maréchaussée de ce canton qui ont enlevé les armes ne les ont plus et on n'en trouve point dans ce moment urgent. C'est un murmure, un cri universel contre cette opération. Heureusement il est très connu que je n'y ai jamais eu la moindre part, ni en aucune façon. Je reçois à tout moment des demandes de toutes les villes et bourgs de mon département, ainsi que des villages pour solliciter à grands cris quelques armes à feu qu'on rendra ou qu'on achètera. Saint-Affrique surtout réclame avec instance quelques fusils. On a pensé que le dépôt des armes des soldats provinciaux appartenant à la province pouvait et devait lui servir au besoin et ils vous supplient, Monseigneur, de leur faire délivrer trois cents fusils avec leurs baïonnettes n'y en ayant point dans le pays. Si vous avez égard à leur demande, je ne ferai délivrer les armes que sur des délibérations des Communautés pour s'obliger de les rendre en bon état dans le magasin d'où elles seront tirées et dès que les troubles seront finis. Cela calmera et rassurera les esprits.

Quand on se croira en état de faire tête à l'ennemi, on n'en aura plus peur. Je ne vois pas qu'il y ait ² craindre qu'on abuse de votre condescendance.

J'ai l'honneur...

Neirac

Subdélégué.

Vabres, 7 août 1789, à l'Intendant

Nous eûmes le 4 de ce mois une vive alerte. A onze heures, un envoyé de St-Affrique vint, de la part du corps de ville, annoncer que des brigands très nombreux avaient saccagé Saint-Félix de Sorgues (à 3 petites lieues de Saint-Affrique) qu'on les en avait vus sortir en armes, laissant ce bourg couvert de fumée, qu'on avait même entendu plusieurs décharges et qu'ils prenaient le chemin de Saint-Affrique. Tel fut le rapport d'un voyageur qui avait l'imagination pleine de brigands. Il croit les voir ; il revient à toute bride et jette l'épouvante dans St-Affrique, Nous avons beau prouver que ce ne peut être qu'une terreur panique, un

¹ Illisible.

² à

autre habitant de Saint Affrique, plus alarmé, revient encore pour demander sur le champ du secours de notre part et celui des communautés voisines. Il fait sonner le tocsin et nous n'avons rien de mieux à faire que d'armer, comme l'ont peut, à la hâte, une soixantaine d'hommes de bonne volonté. On donna aux uns des fusils et des munitions, et, à défaut d'armes à feu, les autres prirent des sabres, des faux, des serpes. Notre troupe arriva à Saint-Affrique en bon ordre. Elle promet qu'avant le soir il viendra de nouveaux renforts. L'espérance et le courage renaissent ; bientôt il y a plus de 600 hommes armés ; on se met en bataille et on marche en avant. On avait envoyé à la découverte et de défilé en défilé ; quelqu'un revient pour dire que l'ennemi n'est pas si près ; on ne le trouve aucune part. Saint-Félix est tranquille et n'a pas été saccagé ni insulté. On n'a rien vu ni en deçà ni en delà.

Qu'était-ce donc qu'on avait vu ?

Vraisemblablement une noce qu'on venait de bénir, accompagnée des parents respectifs et de quelques jeunes gens armés de fusils ou de pistolets qui avaient tiré quelques coups. Cependant le tocsin qu'on avait entendu avait été répété par les cloches des paroisses voisines.

Il vint plusieurs petites troupes armées et, le lendemain, nous aurions eu plus de 3000 hommes, si je n'avais envoyé partout que cette alarme était sans fondement. J'écrivis continuellement et partout pour calmer les esprits et rétablir la tranquillité. J'envoyai des copies des lettres qui viennent de tous côtés et qui assurent que ces troupes ennemies, cette armée de brigands n'existait que dans des fausses relations et dans les imaginations exaltées. Mais les malfaiteurs qu'on chasse des villes pourraient bien refluer par petits pelotons dans nos montagnes ?

Ils y trouveront du moins les paysans déterminés à se bien défendre.

J'ai l'honneur... Monseigneur...

Neirac.